

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Rose Eliceiry, Michel X Côté, Simon Boulerice

Sébastien Dulude

Number 146, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2012). Review of [Rose Eliceiry, Michel X Côté, Simon Boulerice]. *Lettres québécoises*, (146), 40–41.



ROSE ELICEIRY

Hommes et chiens confondus

Montréal, L'Écrou, 2011, 73 p., 10 \$.

Détails du manque

Sixième recueil au catalogue de la jeune maison d'édition fondée en 2009, *Hommes et chiens confondus* de Rose Eliceiry poursuit dans la mission que s'est donnée l'Écrou de publier de la poésie « apte à se transformer en parole fulgurante » (extrait du site Internet).

Rose Eliceiry propose un premier recueil dans lequel la langue est manipulée de façon franche et décomplexée, où l'art du dire se situe près de l'oralité sans toutefois rien concéder à la beauté de l'écriture :

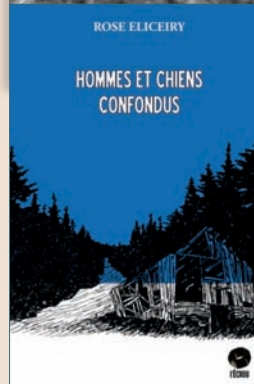
*les outardes et les chars me klaxonnent pour passer
aspirés à l'envers
déboulés dans le ciel
des houles de visages ovales
sans traits
sans prise pour retenir
le présent
en fade out (p. 49)*

Le texte est une œuvre d'une authentique jeunesse, défaite de sa naïveté mais déroutée par l'absence des repères du passé, vécue comme un manque constant. C'est l'enfance entière que la poète voudrait habiter de nouveau : « l'origine c'est l'enfance / après on a plus de pays » (p. 24). Les poèmes se situent dans cet irréversible après, dans un présent qui s'accompagne d'une sensation d'immobilité doublée d'un vide qui s'accroche au corps. Les plus belles pièces de poésie du recueil surviennent lorsque ce vide est palpable, quand la présence se joue sur le mode de l'absence, du presque rien, du détail infime : « il n'y a rien ici // une mandarine / sur la neige / du temps déshabillé / dans la doublure / de mon œil » (p. 24).

Petite

Cette enfance qui n'a pas suivi est mise en parallèle avec une relation amoureuse qui peine à s'actualiser. Une distance se fait sentir autant entre les origines et le présent du sujet que dans sa proximité avec l'autre : « ta paume sur ma paume / le vide entre les deux / ne rien prendre et tout donner / parce que tout est déjà pris » (p. 33). Le chiasme est la figure mise à profit pour témoigner de cet écart (« l'autre siècle de ma vie / s'endort la bouche ouverte / mange les yeux fermés », p. 40) ; en inversant ainsi fréquemment les termes, le sujet peut se manifester autant dans sa dépossession (« je suis ainsi / ce qu'il reste de moi », p. 59) que dans son incorporation à plus grand (« je suis ce que nous sommes », p. 66).

Cette conscience du plus grand traverse tout le recueil alors que le corps, toujours décrit par la synecdoque, est mis en relation avec les grands espaces et engendre ainsi une forme de solidarité oisive, un peu inattendue, entre diverses bêtes solitaires : « toute la stratosphère nous englobe / hommes et chiens confondus » (p. 47). Ces moments de plénitude, plus rares, sont certes des occasions d'abandon, d'ivresse dans l'infini (« dormir sur le ventre au soleil / hippocampe un peu ivre », p. 47), mais font d'autant ressortir une conscience aiguë de sa petitesse.



ROSE ELICEIRY

En fin de recueil, après un périple nordique où, incidemment, le sujet rencontre enfin plus petit que lui (des mouches qu'il tue), un équilibre semble se dessiner, qui permet à la poète de s'habiter, ou du moins d'habiter chez elle, comme dans un petit pays : « j'habite porte 32 / chez moi / il y a moi »

(p. 73). On attendra avec impatience la suite de l'œuvre de cette poète qui sait admirablement écrire les petits détails.



MICHEL X CÔTÉ

La cafétéria du Pentagone

Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, 55 p., 15 \$.

Contre l'arrogance

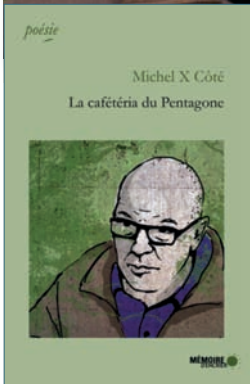
Michel X Côté signe un premier recueil en six ans et poursuit sa patiente dénonciation des abus humains en dressant une sage parole poétique, « vigilante et paisible » (p. 9), devant les menaces de l'homme envers son territoire. D'une indéniable actualité.

Dédié aux Premières Nations ainsi qu'à Angèle Germain, citoyenne de Malartic expropriée par une entreprise minière, le recueil se solidarise avec les communautés touchées par le développement minier, « gueule béante aux dents blastées / par la démente et la rapacité » (p. 32). Si la résistance politique est au cœur du propos de l'auteur, celle-ci s'opère véritablement sur le terrain de la poésie, avec tout ce qu'elle comporte de vérité, de conviction et d'imperfection.

La première des trois sections du recueil, « Jaguar et caribou », s'applique à mélanger les territoires et les époques (peuple saharien, chasseurs cris, chaman amérindien et son tigre de Sibérie) pour y développer l'idée globale d'un territoire en réduction depuis que l'humain possède l'arme à feu. En posant la très belle question « où irons-nous nous montrer courageux » (p. 15), l'auteur soutient une rhétorique qui oppose l'éthique ancienne d'une chasse à un contre un, alors que les caribous étaient tués à la lance, à une modernité qui promet



MICHEL X CÔTÉ



se boursouffler et manque conséquemment de tranchant. Ainsi, le poème « Cortés », qui clôture la section, est affublé d'un souffle épique vieillot qui n'a manifestement pas la puissance souhaitée, malgré l'arrogance évidente du personnage :

*ils sont venus par la mer
sur de grands vaisseaux de néant
charriés par les vents cruels
de la concupiscence [...]
capitaine sanguinaire tu as planté
les couteaux du sacrifice
dans la poitrine confiante de mes fils (p. 26)*

Les deux autres sections sont plus uniformes sur le plan du style. « Ciel ouvert » éventre au maximum l'écart entre le paysage exploité pour ses richesses minières, laissé béant par l'avidité de l'humain pour les possessions matérielles, et les communautés dépossédées qui persistent à y demeurer, attachées à des considérations moins triviales que l'or : « c'est là que nous voulons vivre / envoûtés par la danse / des aurores boréales / là où nous savons encore nous parler / de la douleur des étoiles / accouchant de la lumière » (p. 37). La dernière section, qui donne son titre au recueil, est celle de la résistance, à l'image de la rigueur du territoire : « reste dehors / petite croix tenace / de chair d'os et de courage / plantée dans l'hiver » (p. 46). L'ouvrage se termine par un « Cahier des tâches » dont l'unique programme de résistance se décline sur le mode autant symbolique que concret :

*je résiste à la séduction
de ceux qui ont tout perdu
et à la flatterie de ceux
qui croient posséder le monde
je résiste à l'idée d'un emploi assuré (p. 54)*



SIMON BOULERICE

Nancy croit qu'on lui prépare une fête

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Poésie », 2011, 66 p., 15 \$.

Insoutenable légèreté

Lauréat du prix Piché en 2009, romancier et homme de théâtre, Simon Boulerice, 30 ans, arrive aux Poètes de brousse avec un récit poétique d'une spectaculaire – et volontaire – banalité.



D'emblée, le communiqué de presse mentionne que Nancy serait « [l']archétype de toutes les jeunes filles désespérées de leur corps et de la quête amoureuse ». Or, à la lecture du texte, on apprend rapidement que Nancy porte depuis l'âge de dix ans un lourd fardeau de culpabilité quant à la mort de ses parents et de sa sœur lors d'un incendie. Pareil traumatisme me semble mal pouvoir fonder un archétype ; un tel héritage individuel est plutôt à même de générer des problèmes complexes sur le plan émotionnel. Mais voilà bien le problème : on n'a conféré à Nancy que très peu de profondeur psychologique, ce qui permet au narrateur de l'exposer sous une multitude d'angles vains, dans ce qui apparaît être une recherche constante du gag.

L'épisode de l'incendie est pourtant des plus intéressants :

*elle a passé un été à rédiger des testaments
et à les cacher dans le calorifère [...]
une nuit d'automne sa mère a activé le calorifère
la maison a brûlé
Nancy a sauté par la fenêtre
maman papa et Patricia ont persisté dans leur sommeil [...]
la nuit du premier gel
les héritiers de Nancy ont brûlé vifs (p. 18)*

Ce souvenir, bien que récurrent, demeure toutefois parfaitement anecdotique, de même que l'eczéma et le psoriasis qui mettent la peau de Nancy à vif, lien évident avec le feu, ne sont pas considérés avec plus de bienveillance que ses autres attributs, seins tombants, vergetures, ongles sales. Tout se passe comme si l'exercice de banalité refusait toute saillie de sens, des avenues pourtant probantes, demeurrées inexploitées au profit du portrait navrant de Nancy dont on a préféré souligner, par exemple, qu'elle « ne prononce plus le *p* muet de cantaloup / depuis qu'on lui a dit que ça ne se dit pas » (p. 31).

Le destin médiocre d'une Nancy

Nul doute que Simon Boulerice sait construire et raconter une histoire. Le rythme du recueil est soutenu et ses nombreux épisodes, inventifs. L'attention est toutefois entièrement dirigée vers le personnage et l'auteur semble avoir pris un malin plaisir à désarçonner toutes les situations par l'extrême simplicité d'esprit de Nancy. On a souvent la triste impression qu'il a cherché à être drôle à tout prix. À la longue, le procédé est non seulement prévisible, mais lassant. L'auteur aurait-il manqué d'empathie à l'endroit de son personnage ? Une chose est certaine, il ne l'a pas baptisée Joséphine ou Isadora ; elle n'a que le destin médiocre d'une Nancy. Le recueil se termine toutefois par un bonheur possible pour celle-ci, avec la floraison inopinée d'une tulipe qui pourrait ouvrir sur plusieurs significations, mais en l'absence d'enjeux concrets développés au sein du récit, cette finale tombe malheureusement sous le coup de la même banalité ambiante.